

@

Edward Harper PARKER

**LE
BOUDDHISME
CHINOIS**

Le bouddhisme chinois

à partir de :

LE BOUDDHISME CHINOIS

par Edward Harper PARKER (1849-1926)

Revue *Le Museon*, Volume XXII, 1903, pages 135-158.

Édition en mode texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
janvier 2016

Le bouddhisme chinois

¹ p.135 Les histoires officielles de la Chine racontent avec franchise et sans ambages l'introduction du bouddhisme dans l'Empire du Milieu. Les Européens, laïcs ou missionnaires, que leur science sinologique a mis à même de révéler à l'Occident cet intéressant événement, ont-ils réussi à ajouter aux données officielles quelques renseignements positifs ? On peut en douter. Ils se sont essayés à coordonner les faits indiqués par les sources chinoises, heureux quand par aventure ils pouvaient, par la comparaison des sources étrangères, des documents indiens notamment, confirmer une assertion incomplète ou ambiguë. Mais loin de développer notre connaissance des faits, il leur est arrivé de bouleverser l'histoire des origines du bouddhisme en Chine, exprimant avec trop d'assurance leurs opinions personnelles, cédant au zèle religieux ou aux préjugés historiques, au lieu d'exposer simplement ce que nous apprennent les témoignages. Je crois avoir lu presque tout ce que les traducteurs européens ont écrit sur le sujet qui nous occupe, et mon impression est que seules les sources chinoises peuvent être étudiées avec utilité. Le savant père Houang, dont l'œuvre littéraire et religieuse p.136 se rattache à la maison des Pères jésuites de Changhai, est, ce semble, de tous les écrivains chrétiens celui qui a le mieux compris cette question de méthode : il se contente de narrer les faits dans les termes mêmes de l'original. — En me reportant à l'histoire chinoise classique (VI^e siècle) de la dynastie tartare *T'o-po* (Chine septentrionale 386-450), je constate que l'histoire officielle, excellente d'ailleurs, du bouddhisme primitif donnée dans ce livre (114^e chapitre), correspond étroitement à l'ouvrage en langue chinoise compilé il y a quelques dix ans par le père Houang. Celui-ci s'est servi

¹ Les mots chinois sont transcrits d'après les principes de M. A. Vissière (N. du traducteur).

Le bouddhisme chinois

également de l'histoire (VII^e siècle) de la dynastie Souei (581-618), notamment du 35^e chapitre. J'ai traduit et publié la narration, assez sèche, du père Houang, dans le *Chinese Recorder* de 1894, en y ajoutant des notes explicatives. Mon but actuel est d'en donner une version corrigée, de forme plus coulante et plus lisible, pour l'usage, et, peut-être, pour la récréation de ceux qui ne sont point des spécialistes.

Au cours de l'année 62 après J.-C., l'empereur eut un songe : Un homme doré, portant au sommet de la tête une lumière brillante, pénétrait en volant dans la grande salle du palais. L'empereur raconta cette vision à ses courtisans et l'un d'eux, qui s'appelait Fou Yi suggéra : « Ce doit être *Feou-t'ou* » (*Feou-t'ou* est la prononciation pékinoise moderne de caractères qui se prononcent encore aujourd'hui *Voudou* dans de nombreux dialectes, et dont on se sert en cette occasion pour transcrire *Boudh*, ainsi que le démontre la transcription chinoise ancienne de plusieurs mots étrangers). Ce fut alors que le nom du Bouddha apparut pour la première fois en Chine, ou — ce qui revient pratiquement au même — ^{p.137} que ce nom fut reconnu par des personnes responsables, qualifiées pour tenir registre des faits officiels. On expliqua à l'Empereur que *Boudh* était le nom d'une divinité de l'Occident, et une mission fut aussitôt organisée pour le T'ien-tchou (= Inde) : on voulait en savoir plus long sur ce mystérieux bouddhisme.

Une question se pose : qu'est-ce que les Chinois connaissaient de l'Inde à cette époque ? En 129 av. J.-C. un ambassadeur chinois — Tchang K'ien — était parvenu, non sans dangers, jusque dans l'État de Ta-hia (Bactriane) au sud du Kouei (Oxus).

Il y remarqua dans les bazars des objets qui lui parurent d'origine chinoise ; il apprit des marchands qu'ils avaient l'habitude de trafiquer avec un pays situé à « plusieurs milliers de lis » ¹ au Sud-Est, pays dénommé *Chen-tou*, d'où ils rapportaient ces objets. Les mœurs, la façon de vivre au *Chen-tou* sont, dit-on à l'envoyé chinois, très semblables à celles de la Bactriane ; la capitale du pays est située sur

¹ Trois lis = un mille.

Le bouddhisme chinois

une grande rivière ; la région est plate, humide et chaude ; la population observe une façon de vivre fixe ; on se sert d'éléphants de combat. — Tels sont les renseignements, uniquement fondés sur des on-dits, que l'envoyé rapporta sur le Chen-tou (plus tard T'ien-tou et T'ien-tchou : il s'agit certainement du Nord de l'Inde ; la « valeur » rétrospective du dissyllabe est Chindouk : dans quelle mesure représente-t-il le Sindhu (Sindh) ou quelque mot indien ou tibétain ? C'est aux philologues de nous le dire). Contrairement à ce que dit le père Houang, Tchang K'ien est absolument muet sur le bouddhisme : toutefois le *Souei-chou* est responsable de l'addition et non pas le père Houang.

p.138 De la situation géographique attribuée au Chen-tou, au Sud-Est de la Bactriane, Tchang K'ien conclut qu'il avoisinait les parties les plus reculées de la Chine du Sud-Ouest, récemment conquise. Cette opinion, logique en effet, parut si vraisemblable à l'empereur qu'il l'entreprit aussitôt de compléter la conquête à demi abandonnée de la Chine méridionale, en vue d'atteindre par cette voie plutôt étrange la Bactriane dont il convoitait l'alliance ; évitant par ce détour les attaques des hordes tartares, menace perpétuelle pour la route commerciale et diplomatique de l'Asie centrale que Tchang K'ien venait d'ouvrir, *le premier*, remarquons-le.

En l'année 119 avant J.-C., Tchang K'ien entreprit dans l'Ouest une nouvelle mission, mais cette fois il ne dépassa pas la région de l'Issyk-Koul (= Ili) ; néanmoins, avant de rentrer en Chine, il détacha des membres de sa mission vers la Bactriane, la Parthie, le Khotan, le Chen-tou et ailleurs. Ces envoyés revinrent un an après le retour et la mort de Tchang K'ien, soit environ 115 avant J.-C. ; mais nous n'avons aucun renseignement sur ce qu'ils virent ou firent, sinon celui-ci « qu'ils ramenèrent avec eux des missions étrangères ». Une chose est certaine : le *Che-ki*, la première grande histoire chinoise, publiée environ 90 avant J.-C., ne fait aucune mention ni du Bouddha ni du bouddhisme ; et il y est dit expressément que Tchang K'ien ne se rendit jamais dans l'Inde.

Le bouddhisme chinois

Comment donc, cent cinquante ans plus tard, Fou Yi put-il suggérer l'explication du songe dont nous avons parlé ? Pour répondre à cette question, il est nécessaire de mentionner Pan Kou, l'auteur du second grand ouvrage historique, l'histoire de la dynastie des premiers Han (206 av. J.-C. — 24 de J.-C.). Il nous transporte plus ^{p.139} d'un siècle après le *Che-ki*. Dans le chapitre de l'histoire des seconds Han (25-220) consacré à Fou Yi, nous lisons que le fils et le petit-fils successeurs de cet empereur qui entendit le premier le nom de Bouddh des lèvres de Fou Yi, chargèrent cet officier, en collaboration avec l'historien Pan Kou, de diverses recherches dans la littérature et lui confièrent certains emplois militaires (89). Ce Pan Kou rédigea sous la dynastie des seconds Han (25-220) l'histoire des premiers Han (206 av. J. C. — 25 après J.-C.) ; son frère était ce célèbre général, Pan Tch'ao, qui jadis, étudiant, « jeta son pinceau et jura d'être avec l'épée un rival de Tchang K'ien ». Pan Tch'ao, au cours des années 77 et 101, rétablit, pour le bénéfice de la seconde dynastie des Han, l'influence chinoise dans l'Asie centrale, influence créée par les premiers Han et depuis en décadence. Ses conquêtes le mirent deux fois au moins en collision avec les Yue-tche, (plus tard Ephthalites), qui avaient détruit dans la région de l'Indo-Pamir les influences grecque et parthe. Le général chinois leur livra plusieurs batailles chaudement disputées, en vue de placer cette contrée — c'est-à-dire le Kāchgar, le Yarkand et le Kouei-tseu — sous l'autorité exclusive de la Chine, et de repousser les Yue-tche à l'ouest du Pamir ; mais, en ce qui concerne l'Inde, Pan Kou a encore moins de choses à nous dire que Sse-ma Ts'ien, l'auteur du *Che-ki*, livre dont nous avons parlé plus haut. Il la mentionne seulement çà et là sous le nom de T'ien-tou, comme un pays qui se trouve au sud du P'i-chan, c'est-à-dire de la région vers la passe de Karakoroum ou du Baltistan. Pas une allusion au Bouddha ou au bouddhisme.

Nous avons vu que les États indo-perses avaient, à l'appel des agents de Tchang K'ien (110 av. J.-C.), dépêché vers ^{p.140} la Chine des ambassades ; et — quoique après cette date les armes chinoises se

Le bouddhisme chinois

soient fait sentir dans la région de la Caspienne plutôt que dans la région du Pamir, — nous pouvons à peine douter que les trois routes ¹ vers l'Occident, une fois découvertes, soient restées praticables, sinon d'un bout à l'autre par les soins du gouvernement, du moins, et par sections, pour et par le trafic. Il est donc extrêmement probable que des Chinois entreprenants se rendirent quelquefois vers l'Indus, et que des Indo-scythes vinrent en Chine pour affaires. Cette vraisemblance est fortifiée par les renseignements suivants, empruntés à une source officielle.

Mais quelques détails d'histoire littéraire sont ici indispensables. Il semble que la première histoire de la dynastie Wei (220-265) — qui succéda à celle des seconds Han (25-220) — fut publiée avant l'histoire de cette dernière dynastie. La première histoire des Wei s'appelle le *Wei-lïo*, ou *Epitome* des Wei. Elle a disparu, malheureusement pour nos recherches, car nous aurions trouvé en elle la source la mieux documentée pour les relations avec l'Extrême Occident : elle utilisait à coup sûr les archives des Han. Tout ce qui nous en reste, ce sont des fragments conservés sous forme de notes à d'autres ouvrages historiques, par exemple au *Wei-tche*, ou « Mémoires des Wei », qui est le livre classique sur la dynastie de ce nom. Cette seconde histoire des Wei fut aussi publiée avant l'histoire des seconds Han, à savoir exactement 150 ans avant la publication de ce dernier livre qui concerne néanmoins une période plus ancienne : et cette ^{p.141} circonstance lui accorde une sorte de prééminence. Mais, il faut s'en souvenir, toute histoire chinoise, peu importe la date de la rédaction, repose sur des mémoires compilés au cours de la période qu'elle décrit ; et bien qu'en certains cas ces mémoires aient été détruits de parti pris, il ne se rencontre pas, semble-t-il, d'exemple que des mémoires de ce genre aient été inventés sur une large échelle ou aient été complétés, sans nécessité urgente, par l'emploi de sources secondaires.

¹ 1. Lob Nor, Hami, Turfan.
2. Lob Nor, Harashar, Sli.
3. Lob Nor, Kharam, Sarikol.

Le bouddhisme chinois

Ceci posé, nous observons que le *Wei-lïo* contenait le passage suivant, très digne de remarque, et que le *Wei-tche* nous a conservé en son trentième chapitre (p. 29).

« Le Feou-t'ou-sūtra du pays Lin-eul dit que le roi de ce pays eut pour fils un Feou-t'ou. Feou-t'ou était son héritier : lui-même se nommait Sie-t'eou-ye (= Çuddhodana) ; la mère de Feou-t'ou se nommait Mo-ya (Māyā)... Dans le T'ien-tchou il y avait aussi un homme divin nommé Cha-liu. Dans les temps passés, dans la première année de la période *yuan-cheou* ¹ de l'empereur Ngai de la dynastie Han [antérieure] (= 2 av. J.-C.), le docteur officiel King Lou reçut par transmission orale de Yi-Ts'ouen que lui avait dépêché le roi des grands Yue-tche, le passage suivant extrait du Feou-t'ou-sūtra : « Celui qui sera rétabli, c'est cet homme ².

Les sinologues, naturellement, ne sont pas d'accord sur la signification exacte de cette phrase énigmatique qui semble d'allure messianique. Cet « homme divin », Cha-liu, a-t-il quelque chose à faire avec ce qui suit ? Quel est ^{p.142} cet homme qui sera rétabli ? Le roi des Grands Yue-tche a-t-il envoyé un député en Chine, ou cet envoyé a-t-il vu King Lou pendant que celui-ci était en Bactriane ? Qu'est-ce que ce Yi Ts'ouen, un député ou une « idole de livre » ? Car les lettres chinoises signifient *lui* et *garder*. Et peut-être vaut-il mieux comprendre que le roi communiqua cette formule mystique à King Lou et la lui fit retenir en la lui dictant ? Quoi qu'il en soit de ces subtilités, les faits principaux demeurent établis : 1° qu'en la deuxième année avant notre ère, le roi des Yue-tche — qui devait être le Kadphises des monnaies — communiqua certains mots à King Lou ; 2° que les sūtras de Lin-eul étaient pour l'histoire du Bouddha l'unique autorité ; nous remarquerons qu'un commentateur du *Che-ki* écrit non pas Lin-eul, mais Lin-p'i, et qu'il

¹ Voir les tables si commodes de Arendt dans les *Mittheilungen* du Séminaire oriental de Berlin (N. du trad.).

² Voyez notamment Pauthier, *Examen méthodique des faits qui concernent le Thian-tchu* ; Specht, *Études sur l'Asie centrale*, I et II ; Lévi, *Notes sur les Indo-scythes* (N. du trad.)

Le bouddhisme chinois

Il y a quelque raison de considérer ces deux graphies comme des corruptions de Kia-p'i (= Ka-pilavastu) : l'examen des caractères chinois est favorable à la conjecture. En outre, dans l'histoire *T'o-po*, King Lou est appelé Ts'in-king-hien : les caractères *lou* et *hien* peuvent être aisément confondus. Enfin nous lisons dans le *Souei-chou* :

« Ts'in-king se fit communiquer oralement par Yi Ts'ouen le Feou-t'ou-sūtra : et la Chine, en l'entendant, ne le crut pas.

Quelles que soient les obscurités du texte lui-même — que d'ailleurs nous ne possédons plus dans l'original — il faut remarquer qu'on n'avait pas encore officiellement entendu parler de Bouddha ni de sūtras lorsqu'eut lieu le songe de l'Empereur (62). Il n'est pas impossible que Fou Yi interpréta le songe d'après des documents de l'an 2 qui devaient plus tard servir de sources au compilateur de l'*Epitome* des Wei (265) : mais c'est simplement une hypothèse. Pour autant que j'en puisse juger, il n'existe ^{p.143} aucune raison de croire que le bouddhisme ait pénétré jusqu'à des oreilles chinoises sous quelque forme que ce soit avant l'année 62. Fou Yi peut toutefois, à cette date, avoir rencontré au cours de ses recherches littéraires des renseignements analogues à celui que nous avons traduit plus haut, renseignements qui trouvèrent leur place vers 265 dans le *Wei-lïo*.

L'histoire *T'o-po* (sixième siècle) fait allusion à un événement qui a entraîné quelques Chinois, et à plus forte raison de nombreux Européens, à attribuer au bouddhisme chinois une origine bien antérieure à l'année 62 ; après avoir relaté cet événement l'histoire *T'o-po* dit en effet :

« Il semble que ce soit là la première introduction des principes bouddhiques.

Voici ce dont il s'agit. Lorsque l'empereur et Tchang K'ien ouvraient, *et pour la première fois*, ainsi que la chose est répétée à plusieurs reprises, la route de l'Occident, le territoire d'un des princes hiong-nou — c'est-à-dire la région actuelle du Leang-tcheou, au Nord-Est de Kokonor — fut annexé à la Chine. Le prince hiong-nou fut tué et « l'homme d'or » que

Le bouddhisme chinois

d'aucuns disaient qu'il employait pour adorer le ciel, fut transporté dans le palais et placé avec les images d'autres notables :

« On ne lui rendit pas le culte sacrificiel, mais seulement le culte d'encens et d'obéissance.

Le fils du prince hiong-nou fut, avec sa mère, emmené en captivité ; il fut employé au service des chevaux ; mais la bienveillance du souverain s'arrêta sur lui, et il reçut le nom de famille « Or », parce que l'homme d'or avait appartenu à son père ; le portrait de sa mère fut plus tard aussi placé dans le même palais avec cette inscription : Reine de Hieou-t'ou ¹. — Ces détails sont clairement exposés p.144 dans le *Che-ki* et le *Han-chou*, qui ne font à ce sujet aucune allusion au bouddhisme.

À coup sûr, comme ce prince hiong-nou du Hieou-t'ou (dont les ancêtres avaient sans doute, immédiatement après les conquêtes chinoises sur les Hiong-nou en 214 av. J.-C., été chassés du moderne Chan-si vers le Nord-Ouest) habitait un pays immédiatement voisin du territoire où les Yue-tche avaient séjourné (les Yue-tche furent poussés vers l'Oxus par les Hiong-nou vers 165 av. J.-C.), il n'est pas impossible que des relations se soient maintenues entre les Hiong-nou et leurs voisins ; — mais comme le roi grec Milinda ou Ménandre de Bactriane (120-95), qu'on regarde comme un des plus anciens convertis du bouddhisme dans cette région, était expulsé de Bactriane par les Yue-tche (Kou-chan) à cette même époque où les Chinois s'emparaient de l'homme d'or à quelques milliers de kilomètres dans le nord-est, c'est une supposition aventureuse de vouloir que les Indiens aient converti les Grecs, que ceux-ci aient converti les Kou-chan par lesquels ils étaient chassés, que les Hiong-nou orientaux enfin aient été convertis par les Kou-chan résidant en Occident : toutes ces conjonctures se réalisant en l'espace de deux années et à travers cinq mille kilomètres de pays inhabité. Or, le *Souei-chou* dit simplement :

« Avant la période des Han on n'avait pas entendu parler en Chine du bouddhisme. *Quelques-uns disent* qu'il s'y est

¹ Ou Heou-tch'ou, ou encore Hieou-tch'ou.

Le bouddhisme chinois

répandu longtemps auparavant, mais s'est perdu et oublié pendant la période des Ts'in (221-207).

Il y a en effet une histoire assez ridicule, dont les savants européens font mention sur la foi d'une autorité chinoise très douteuse. Des ascètes de l'Occident, armés de livres et de doctrines, seraient venus dans le royaume de Tsin vers ^{p.145} 250 avant notre ère. Mais, comme le roi de Ts'in en conquérant la Chine fit brûler les livres et enterrer les lettrés (213 av. J.-C.), ces très mythiques bouddhistes, à supposer qu'ils soient arrivés avant que Tchang K'ien ait pratiqué le passage vers l'Ouest (140-30 av. J.-C.) ont été très certainement précipités avec leurs sermons dans le fameux « trou » du roi de Ts'in... L'histoire *T'o-po* s'arrête à dire que l'illustre savant Lieou Hin, chargé vers l'année 20 avant notre ère de reconstituer la littérature détruite, ne fait aucunement mention du bouddhisme. — C'est probablement à ces racontars sur des ascètes de l'Occident que se rapporte le « quelques-uns disent » du *Souei-chou*.

S'il faut faire des suppositions, nous dirons que les Écossais étaient à cette époque bien connus des Chinois ! Les Gaulois en effet avaient des prisonniers bretons, que les Romains ont pu leur prendre pour les vendre à Alexandre. Des mains d'Alexandre ne sont-ils pas passés dans celles de Darius, dans celles de Bessus ? Celui-ci les aurait vendus aux Scythes et ces derniers aux Chinois, etc., etc. La différence capitale entre les civilisés et les sauvages, c'est que les civilisés seuls gardent le souvenir écrit des événements qui peuvent arriver chez les uns comme chez les autres : et la différence entre les faits authentiques et les hypothèses fantaisistes, c'est que seuls les faits sont établis par des preuves.

Maintenant que nous avons écarté tout ce fatras, revenons au songe de l'empereur. Le gouvernement, entendant parler du bouddhisme pour la première fois en 62, organisa sur-le-champ une mission pour l'Inde. Nous n'avons malheureusement aucun détail sur la route qui fut choisie : probablement celle qui s'appelait la route du Sud, c'est-à-dire via Lob-Nor, Khotan et Yarkand.

Le bouddhisme chinois

p.146 Dans l'intervalle qui sépare la chute des premiers Han et le plein épanouissement des seconds Han (1-40), les petits États de Boucharie à l'exception du So-kieou (Yar-kand) étaient tombés aux mains des Hiong-nou, jusqu'au moment où le Khotan réussit à conquérir le Yarkand et à créer un empire considérable, mais éphémère, du Pamir au Kokonor. Jusqu'aux conquêtes de Pan Tch'ao (75-95), qui d'ailleurs ne dépassa jamais les frontières actuelles de la Chine moderne, les envoyés de l'empereur devaient chercher à obtenir l'amicale protection du Khotan et du Yarkand. Quoi qu'il en soit, la mission, composée de trois officiers, revint après deux ou trois ans : elle rapportait une énorme image du Bouddha debout et quarante-deux chapitres de sūtras : elle était accompagnée de deux Indiens, Kāçyapa Mātaṅga et Tchou Fa-lan (version chinoise l'un nom difficile à déterminer). Leur bagage le plus précieux était porté par un cheval blanc qui attira l'attention : aussi le monastère que l'empereur fit improviser pour leur usage fut appelé le monastère du Cheval Blanc. Il était situé à Lo-yang, capitale des Han postérieurs, le Ho-nan Fou moderne. Les deux Indiens s'appliquèrent à l'étude du chinois et aux traductions ; et l'histoire *T'o-po* nous dit :

« ce sont les premiers *çramaṇas* qui soient venus en Chine ; ce fut la première fois qu'on se mit à genoux pour adorer.

Il faut noter que l'un des trois membres de la mission de 62 s'appelait Ts'in-king, ce qui nous donne les deux tiers du second et la moitié du troisième nom que porte le correspondant de Kadphises (2 av. J.-C.). Cette coïncidence, qui est troublante, jette un nouveau doute sur l'authenticité de l'histoire de la communication mystérieuse ; — et nous pourrions supposer que les deux p.147 *çramaṇas* indiens, au cours de leurs traductions (67), attirèrent tout d'abord l'attention de leurs collègues chinois sur un passage d'un sūtra de Kapilavastu ou d'autre pays indien relatif à la Chine : ce passage aurait été mutilé en passant en chinois, la donnée chronologique aurait été altérée. Toutefois l'histoire *T'o-po* accepte évidemment comme vraie l'anecdote de Kadphises : en effet, tandis que le père Houang se contente de dire : « Ce fut la première nouvelle (67) que la Chine reçut de la doctrine

Le bouddhisme chinois

bouddhique, ce furent les premiers sūtras et les premières images », l'histoire *T'o-po* déclare (on se demande sur quelle autorité ; mais l'indication est vraisemblable !) :

« mais la Chine, en entendant [la doctrine bouddhique], n'y avait pas encore cru.

Le *Souei-chou* ne répète que la dernière de ces remarques.

Aussitôt que fut arrivée, avec la mission de 62, la bibliothèque bouddhique, le frère favori de l'empereur, le prince de Ts'ou, se convertit. Le chapitre que l'histoire *T'o-po* lui consacre, nous le représente comme aussi épris dans sa jeunesse des relations mondaines qu'il devait l'être plus tard d'exercices bouddhistes et taoïstes, de prières, de jeûnes, etc. Le taoïsme, la plus ancienne philosophie de la Chine, s'était souillé d'alchimie et le confucianisme lui avait fait perdre beaucoup de terrain ; il avait maintenant, comme son rival triomphant, à combattre un nouvel adversaire, le bouddhisme. Tout d'abord l'Empereur ne prit point ombrage des fantaisies de son frère : mais il se produisit peu d'années après un mouvement politique et social dans lequel les imprudences superstitieuses ou religieuses du prince de Ts'ou furent impliquées : le prince se vit réduit au suicide (71) et cet événement eut pour résultat de discréditer le bouddhisme ^{p.148} à son aurore. Les circonstances de cette catastrophe ont été très mal décrites, tant pour les faits que pour les dates, par les Chinois comme par les Européens. On a confondu Fou Yi et le prince Ts'ou, l'empereur Ming et son successeur l'empereur Chang. L'histoire *T'o-po* elle-même n'est pas exempte d'erreurs que le *Souei-chou* répète. Ce que nous avons dit est la version correcte : du moins, je l'espère et le crois.

Après la découverte et la chute rapide du bouddhisme, événements compris dans une période de dix ans, cette doctrine, pendant un siècle, n'attira plus l'attention officielle ; et les très rares relations avec les États de la route méridionale ne dépassèrent pas Khotan et Kāchgar. En 147, nous dit le D^r Eitel, l'*Amitābhasūtra* fut apporté en Chine du « quartier général » des Tartares tocharis, c'est-à-dire des grands Yue-tche. En cette même année l'empereur Houan montait sur le trône : c'était un

Le bouddhisme chinois

excellent musicien et, ce qui nous intéresse davantage, il montra une grande prédilection pour les mystères du bouddhisme et du taoïsme. — Le taoïsme s'était mêlé de tant d'alchimie, de tant de charlatanisme, qu'il en était devenu méconnaissable : le premier des « papes » taoïstes venait de le reconstituer. — L'histoire des seconds Han nous dit que l'empereur Houan fit construire des plate-formes couvertes pour le culte de Feou-t'ou ; et le *Souei-chou* raconte qu'un *çramaṇa* de Ngan-si (Parthe), nommé Ngan-tsing, apporta à Lo-yang plusieurs sūtras et en donna une excellente traduction : mais je ne vois pas que d'autres prêtres étrangers soient venus en Chine, comme le veulent le père Houang et Watters. En 159 et en 161, d'après les Annales, vinrent des missions de l'Inde (T'ien-tchou) ; mais la vraisemblance est que les ^{p.149} prêtres étrangers furent peu nombreux, car nous voyons dans l'histoire *T'o-po*, un homme d'État, appelé Siang Kiai, expliquer à l'empereur han que les principes de Fo-t'o (une nouvelle transcription équivalente à Vout-dha) et de Lao-tseu comportent le respect de la vie, l'extinction de la folie et du désir, etc. : si les prêtres occidentaux avaient été en nombre, ces explications auraient été hors de place, — pour ne pas parler de la mention de Lao-tseu !

D'après le *Souei-chou*, pendant le règne de Ling-ti, l'empereur suivant (167-185), un *çramaṇa* yue-tche (= kouchan), nommé Tche Ts'ien et un *çramaṇa* indien nommé Tchou Fou-lang traduisirent plusieurs sūtras ; la traduction du *Nirvāṇa* par le premier est particulièrement bonne.

Le règne du dernier souverain de la dynastie des premiers Han (189-220) fut pour l'empire une période de troubles et de divisions. Le père Houang affirme qu'un gouverneur ou préfet du district moderne de Yang-tchou Fou (en face du port ouvert de Tche-kiang) nommé Tso Yong fit construire à cette époque un riche monastère pour les adeptes de Feou-t'ou et l'enrichit d'images, de vêtements, de tout ce qui est nécessaire au service. On y récitait les sūtras et, dit-on, plus de 5.000 familles se convertirent. Le père Houang ne cite, pour cette importante information, aucune source ; mais comme toute sa carrière s'est passée

Le bouddhisme chinois

dans le susdit district, je ne doute pas qu'il l'ait tirée des annales locales. Il est presque certain que le passage suivant du *Souei-chou* se rapporte à ce mouvement de conversion : « Vers la fin de la dynastie des Han, un préfet nommé Tchou Yong montra aussi son respect pour la loi du Bouddha ». Je suis disposé à croire que le fondateur ^{p.150} du royaume méridional de Wou, bouddhiste convaincu, était déjà en fait souverain indépendant de la vallée inférieure du Yang-tseu. Je lis dans un livre du XI^e siècle publié par un moine bouddhique nommé Houei-hong, que Ngan-che-kaou, fils du roi des Parthes et prêtre par dessus le marché, se rendit en Chine entre les années 185 et 190. Ce Ngan-che-kaou doit être identifié au Ngan-tsing, qui visita la Chine, comme nous l'avons vu, sous le règne de l'empereur Houan (146-167).

Ces événements ne sont probablement pas étrangers à une information de M. Watters, d'ailleurs non étayée sur d'autres textes, à savoir que durant la période 168-190

« de nouveaux moines arrivèrent du pays des Gètes (Viddhal) et de l'Inde, et traduisirent le *Nirvāṇa* et d'autres sūtras avec une grande fidélité.

Par Gètes, M. Watters entend naturellement les Yue-tche ou Kouchan ou Ephthalites.

Depuis cette époque, et pour un demi siècle, la Chine fut divisée en trois empires rivaux : nous les décrivons sommairement, le royaume de la vallée du fleuve Jaune et du Nord, le royaume de la plaine du Yang-tseu et du Sud, le royaume du Yang-tseu supérieur et de l'Ouest. Le premier s'appelait Wei, du nom ancien du district qui en formait le centre ; le second Wou pour la même raison ; le troisième Chou, désignation antérieure des riches plaines du fleuve Min dans le Ssetch'ouan. — Ce fut à Lo-yang et sous le règne du premier Wei qui mérita réellement le titre d'empereur, que les Chinois furent pour la première fois autorisés à se raser la tête et à devenir bonzes (ce mot, ce semble, est une corruption, par l'intermédiaire du japonais *bo-dzu*, du chinois *Feou-t'ou*). Un *çramaṇa* étranger réussit à empêcher le

Le bouddhisme chinois

premier ^{p.151} empereur wei (220-226) de détruire une pagode voisine du palais. (On peut remarquer ici que le mot *Feou-t'o* (= Vout-dh) a pris à cette époque le sens accessoire de pagode). Un *çramaṇa* indien, dont le nom chinois semble cacher le sanscrit Dharmākara, traduisit le livre de discipline « qui, dit le *T'o-po*, fit connaître pour la première fois la discipline en Chine ». Le vieux monastère du Cheval Blanc fut reconstruit et décoré « dans le vieux style hindou » — c'est-à-dire avec des pagodes d'étages de nombre impair, de un à neuf ; on envoya des modèles de cet édifice en divers endroits, le peuple appela les constructions bouddhiques des *feou-t'ou* ou *feou-t'o*.

« À l'époque des Han les *çramaṇas* s'habillaient en rouge ; ils portèrent désormais des vêtements bigarrés.

Remarquons que, dans le chapitre du *Wei-tche* intitulé « Annales principales », il est noté pour l'année 229 :

« Le roi des grands Yue-tche, dénommé (à la chinoise) Po-t'iao, envoya des ambassadeurs à la cour des Wei (alors récente) et en reçut le titre de *roi wei des Ta Yue-tche*.

La même année, lisons-nous en un autre endroit, vinrent de l'Ouest des interprètes apportant en présent des vêtements d'asbeste. — Observons que les caractères lus par nous *Po-t'iao* sont donnés par Eitel comme des transcriptions de *Va* et de *deva*. Il semble, d'après la liste des rois kouchan établie par M. Drouin, que le prince Bazadeo (= Vasudeva) régna entre 132 et 176. M. Drouin ajoute : (trois rois de ce nom ?). Nous ne tirerons donc aucune conclusion de cette rencontre : mais en 122 la dynastie Wei rétablit en Occident des proconsuls ou résidents et il est digne d'attention que les États correspondants aux modernes Khotan, Kuche, Harashar et Lob-Nor envoyèrent tous des ambassadeurs en cette circonstance : ce qu'ils n'avaient pas fait depuis ^{p.152} 50 ans et ne devaient plus faire pendant les 50 ans qui suivirent : d'où il résulte que vers 220 la Chine ne fit vers l'ouest qu'un effort momentané au point de vue politique.

Le bouddhisme chinois

Nous sommes maintenant préparés à lire le passage suivant du *Souei-chou* :

« Les *çramaṇas* des pays occidentaux qui étaient venus chez nous et avaient traduit les *sūtras* de la catégorie inférieure l'avaient fait sans suivre l'ordre voulu ; de sorte que leurs traductions n'étaient pas parfaitement compréhensibles. Pendant la période *kan-lou* (256-260) un voyageur semi-officiel nommé Tchou-che se rendit dans l'Ouest, et fit l'acquisition dans le Yu-t'ien (Khotan) de 90 chapitres de *sūtras*. Pendant la période *youan-k'ang* (291-300) de la dynastie Tsin [laquelle remplaça les Wei à Lo-yang en 265], il revint à Ye [une capitale tartare, le moderne Tchang-to Fou] et les traduisit sous le titre : *Sūtra de la Prajñā qui éclaire*.

Pour l'empire du Sud, le *Souei-chou* dit simplement au sujet du premier empereur de fait (229-252) qu'un *çramaṇa* nommé K'ang Seng-houei, originaire de l'Ouest, apporta dans le pays de Wou plusieurs *sūtras* bouddhiques et les traduisit. Souen-k'iuan, souverain de Wou, témoigna à ce moine beaucoup de respect et de confiance. Le *Wou-tche*, ou Histoire des Wou, constate qu'en 239 des vêtements d'asbeste furent apportés de l'Occident, probablement par l'intermédiaire de ce K'ang Seng-houei.

Le père Houang croit que le dernier empereur wou ordonna la destruction de tous les édifices bouddhiques : ni le livre *T'o-po*, ni le *Souei-chou* ne font mention d'un semblable décret.

De même que les anciens Chinois créent pour les bonzes indiens un nom de famille Tchou, dérivé de ^{p.153} T'ien-tchou (Inde), de même et à toutes les époques, les Chinois créèrent un nom de famille Seng (c'est-à-dire Samgha, clergé) à l'usage de tous les prêtres qui « abandonnent leur famille ». Il est probable que ce « Samgha Houei » vint du K'ang ou K'ang-kiu (pays de Samarcande). — Le mot *fa* (= loi), dans des mots comme Tchou Fa-lan, Tchou Fa-hou (Dharma-gupta), et autres, ne fait que traduire le mot sanscrit *dharma* au lieu de le transcrire.

Le bouddhisme chinois

L'invasion chinoise dans l'empire nomade de Sien-pi, au détriment des Hiong-nou d'abord et ensuite de leurs successeurs, avait été suivie, comme nous l'avons vu, par la désorganisation de la Chine elle-même. Vers la fin du troisième siècle, un heureux général des Wei, héritant du rôle de *maire du palais* qui avait appartenu à son grand-père, à son père et à son oncle, déposa le monarque *fainéant* wei, et s'appliqua à rétablir l'unité chinoise par la conquête des deux royaumes rivaux. Il s'appelait Sse-ma Yen. Mais tous ces troubles intérieurs offraient des occasions trop faciles aux aventuriers tartares et tibétains qui rodaient autour des frontières du Nord, et pendant un siècle entier la nouvelle dynastie Tsin de la famille de Sse-ma eut à lutter avec un essaim de Césars grossiers qui prétendaient tous jouer le rôle d'Augustes du Nord. Cette période de transition fut dans l'histoire de Chine la plus active et la plus féconde pour le bouddhisme.

D'après le *Souei-chou* arriva à Lo-yang pendant la période *t'ai-che* (265-275) un *çramaṇa* yue-tche nommé Tchou Fa-hou. Ce moine avait fait de longs voyages dans les divers États de l'Ouest et avait réuni une vaste collection de sūtras. Il traduisit bon nombre de volumes

« et c'est depuis cette date que l'enseignement bouddhique se
p.154 répandit sérieusement en Orient.

Il y eut 42 *F'eou-tou* à Loyang à l'époque où les souverains de la famille de Sse-ma y résidèrent.

Entre 291-300, un *çramaṇa* hou (= tartare) nommé Tche-koung traduisit trois livres, à savoir le Buddha°, le Vimala°, et le Saddhamasūtra (*T'o-po*). Notre historien croit « qu'il réussit à éclairer certaines obscurités mais échoua dans l'ensemble ».

Remarquons que ce fut avec cette dynastie Tsin (les Ta Tsin ou grands Tsin, en sanscrit Mahācīna, qui donnèrent à la Chine son nom occidental) que commencèrent les relations de l'Empire avec le Lin-yi (Champa) et le Fou-nan (Angkor), États fondés par des colons indiens en Cochinchine : Le T'ien-tchou (ou Inde) a pour la première fois des relations avec la Chine par la voie maritime (357).

Le bouddhisme chinois

En 317 la dynastie des Tsin fut serrée de si près par les Tartares qu'elle dut franchir le Yang-tseu et établir sa capitale dans la ville qui s'appela depuis Nan-king. Les empereurs qui y régnèrent en 326-342, 371-372, 373-396, furent des admirateurs du bouddhisme ; le dernier surtout qui fit construire un vihāra, ou chapelle privée, dans l'intérieur du palais et y entretint une légion de prêtres. Le père Houang dit que le ministre Wang You fit à ce sujet des remontrances à son maître ; mais je ne vois rien de semblable dans le chapitre que l'histoire des Tsin (rédigée au VII^e siècle) consacre à cet homme d'État. Le père Houang est aussi la seule autorité que je puisse trouver pour le détail suivant :

« que le dernier empereur Tsin (419) fit construire une énorme statue de Bouddha en or et l'accompagna sur un espace de trois milles vers le monastère où elle devait être placée.

p.155 Dans le chapitre qui traite d'un ministre remarquable de ce temps, Wang Kong, parent de l'Empereur, nous lisons qu'il se rendit très impopulaire en forçant le peuple à construire de luxueux monastères ; ses ennemis le firent condamner à mort. Il se rendit au lieu du supplice caressant sa barbe, chantant des sūtras ; il dit enfin à ses bourreaux :

— Mon erreur a été d'avoir trop de confiance dans les hommes qui m'amènent où je suis ; mes aspirations ont toujours été loyales pour le roi. Tout ce que je sais, c'est que la postérité n'oubliera jamais le nom de Wang Kong.

Je trouve intéressant de justifier sa prédiction ; et je suis incliné à croire que le père Houang a de quelque façon confondu le dernier empereur Tsin, nommé Kong, avec Wang Kong (le caractère est le même).

Tandis que le bouddhisme pénétrait ainsi dans la Chine méridionale, aussi bien par mer, semble-t-il, que par terre, les rudes Tartares du Nord lui faisaient un accueil chaleureux. Un ancien général d'un prince hiong-nou, qui prétendit au titre d'empereur sous le prétexte d'alliances matrimoniales avec la Chine, le nommé Che-lo, aventurier appartenant à la tribu des Kie Hiong-nou ou « Wether » Huns, reçut avec une

Le bouddhisme chinois

grande complaisance un *çramaṇa* chinois nommé Wei Tao-ngan, originaire de la province moderne du Tche-kiang, (319-330). Ce Wei Tao-ngan montra pour la science bouddhique des aptitudes extraordinaires et fit de grands efforts pour déterminer le sens exact de nombreux sūtras imparfaitement traduits auparavant. Le *Souei-chou* mentionne notamment les traductions insuffisantes du bonze tartare (« Hou »-seng) qui avait mis en chinois le Vimala et le Saddharma : on peut croire que ce bonze tartare n'est pas différent du ^{p.156} Tche-kong dont nous avons parlé. D'après le *Souei-chou* :

« Comme la Chine était dans un état d'anarchie qui rendait difficiles les communications, Wei Tao-ngan avec la troupe de ses disciples s'aventura vers le sud à Sin-ye (le moderne Nanyang dans le Ho-nan) et s'appliqua à répandre de tous côtés les doctrines du Bouddha. Il envoya son disciple Fa-sing (= Dharmākara) à Yang-tcheou, et Fa-ho à Chou (Sse-tch'ouan). Tao-ngan lui-même avec Houei-yuen (Houei = Prajñā) se rendit d'abord à Siang-yang (sur le fleuve Han) et de là à Tch'ang-ngan, où il fut reçu avec de grands respects par Fou-kien (357-385, « empereur » tibétain du moderne Si-ngan Fou).

Mais il nous faut remonter un peu en arrière. Avant que Wei Tao-ngan entreprit ses voyages, il avait rencontré à Ye (Tchang-to Fou, capitale des « Wether » Huns) le distingué *çramaṇa* indien (T'ien-tchou) *Buddhō-chinga* (?), Fou-t'ou-tch'eng, qui fut frappé des heureuses dispositions du moine chinois.

Voici l'histoire de cet Indien. Dans sa jeunesse, il étudia et se fit moine dans l'Udyāna (Swat) ; il était à Lo-yang en 310 et entretenait des relations avec Lieou Yao, « empereur » hiong-nou, (318-325) dans sa capitale Siang-kouo (au nord de Tchang-to Fou). Dans la suite Che-lo, meurtrier de Lieou Yao et son successeur, l'eut en grande estime, l'épargna lors du massacre général des prêtres, et lui donna le titre de *ta ho-chang* (grand Upādhyāya). Consulté sur toutes les affaires d'État, le moine sut éviter les violences de son patron. En 334, Che-lo avait pour successeur son habile parent Che Hou, mieux connu sous le nom de Che

Le bouddhisme chinois

Ki-long, qui montra plus de respect encore pour l'étranger. Plusieurs ministres chinois, Wang Tou notamment, exposaient leurs griefs :

« Bouddha est ^{p.157} un dieu étranger, il n'est pas convenable que le Fils du Ciel l'adore. On demande qu'il soit interdit à tous les hauts officiers de l'État de brûler de l'encens et de participer au culte dans les temples ; en outre que tous les sujets du Tchao (= l'empire des « Wether » Huns) qui seraient devenus moines soient contraints de quitter la robe.

Le fier Tartare répondit par un décret énergique :

« Je suis d'origine étrangère ; empereur de tous les Chinois, j'ai bien le droit de suivre en matière de religion mes propres coutumes ; j'autorise par conséquent tous mes sujets, barbares ou hommes de Tchao, à adorer Bouddha s'il leur plaît.

Fou-kien qui reçut à sa cour Wei Tao-ngan après notre *Buddhō-chinga*, comme un autre Elisée successeur d'un autre Elie, était un Tibétain de la branche Ti, et en quelque manière représentait aussi le pouvoir des « Wether » Huns qui avait à cette époque disparu. Tandis que Wei Tao-ngan résidait dans la capitale de Fou-kien, il apprit qu'il y avait dans l'Ouest un bouddhiste très distingué nommé Kumārajīva ; désireux de soumettre ses travaux religieux à ce savant, il employa son influence sur le monarque tibétain pour le faire venir à Tch'ang-ngan — Kumārajīva était d'origine indienne : son père était par droit héréditaire Premier ministre d'un État indien (de Takṣaṣila = Takṣila, d'après Eitel) ; il renonça à sa charge et partit « vers l'Est au travers de la chaîne de l'Oniou » (s'écartant par conséquent du Kachmīr). Quand il fut arrivé à Kiu-tseu, le moderne Kouche, entre Kachgar et Harachar, le roi de cette ville le força à prendre femme et Kumārajīva fut le fruit de cette union. À l'âge de douze ans, l'enfant alla passer un an avec sa mère dans le Cha-lo (Kachgar) ; à vingt ans il retourna à Kouche, tandis que sa mère partait ^{p.158} pour l'Inde. — Fou-kien chargea son général Liu-kouang d'attaquer Kouche, « et prenez Kumārajīva, lui dit-

Le bouddhisme chinois

il, s'il est possible ». Liu-kouang y réussit et maria son prisonnier. Cependant la dynastie tibétaine *Ti* de la famille Fou venait de s'éteindre et était remplacée par une dynastie portant le nom héréditaire de Yao et appartenant à la famille tibétaine de K'iang : Liu-kouang et son fils fondèrent un État indépendant à Touen-houang (à peu près le Saccuir de Marco-Polo) et Kumārajīva demeura dans cette ville jusqu'au jour où la maison tibétaine s'en empara, il reçut alors le titre de « Maître national » (vers 400). Il avait eu de fréquents échanges affectueux avec Wei Tao-ngan, mais ce ne fut que vingt ans après la mort de son ami qu'il arriva à Tch'ang-ngan (401). Son vieux correspondant n'était plus, mais les livres qu'il avait écrits étaient conservés, et Kumārajīva eut la consolation de constater que ses propres vues sur des points difficiles à interpréter étaient identiques à celles de Wei Tao-ngan. « Il en résulta que le sens exact de la loi bouddhique devint manifeste dans toute la Chine ».

@